



**HAL**  
open science

## Il y a rose et rose

Pascal Luccioni

► **To cite this version:**

| Pascal Luccioni. Il y a rose et rose. 2009. halshs-00877190

**HAL Id: halshs-00877190**

**<https://shs.hal.science/halshs-00877190>**

Preprint submitted on 27 Oct 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Il y a rose et rose : les végétaux comme métaphore du corps amoureux dans l'*Anthologie grecque*.**

Résumé : à partir d'exemples pris surtout dans l'*Anthologie grecque* (notamment dans la *Couronne* de Méléagre), je m'efforce de réfléchir à certaines métaphores poétiques végétales, plus ou moins lexicalisées : la rose qui symbolise la belle saison de la jeunesse, vite passée ; les chaumes qui symbolisent la fin de la belle saison des amours masculines, elle aussi transitoire ; ce faisant, nous pouvons remarquer que ce ne sont pas les espèces de végétaux qui importent, mais plutôt leur inscription dans le temps. La végétation est pensée non comme *spécifiée*, mais comme distinguée par son âge, sa saison etc.

Summary : starting from examples taken from the *Greek Anthology* (and especially from Meleager's *Garland*), I try to examine certain plant-based metaphors in Greek poetry, not overlooking the fact that they might be already lexicalized: the rose, symbolizing the beautiful season of youth, soon gone away; the stubble, marking the end of the time when boys may be the object of love. We are thus able to notice that within that system, plants are not so much thought of as species, but rather as transient beings (they are subject to the passing of time). Vegetation is not distinguished according to taxonomy, but rather according to age, season etc.

Lorsqu'Ulysse voit Nausicaa pour la première fois, il s'adresse à elle en ces termes : "Je te compare à Artémis, pour la silhouette, la taille et le port ; [...] je suis plein d'admiration quand je te regarde ; jadis, à Dèlos, près de l'autel d'Apollon, j'ai aperçu, semblablement, une jeune pousse de palmier qui s'élevait [...] Je t'admire comme je l'admirais, car jamais fût pareil n'était sorti de terre !"<sup>1</sup>. Nous sommes tentés de lire cette comparaison en nous demandant "pourquoi un palmier ?", et en projetant en quelque sorte sur le corps humain comparé le vaste filet organisé de la botanique, de ses classes, de ses mots. En cela, nous sommes peut-être prisonniers de la puissance classificatoire de l'entreprise linnéenne et plus largement de la systématique moderne, que nous venions des sciences dures ou des sciences humaines. Pourtant, ce n'est sans doute pas le mot "palmier" qui est le plus important ici, mais le mot *ernos*, "pousse, jeune pousse, rejet". On le retrouve dans une épigramme de Méléagre,

---

<sup>1</sup> *Odyssée*, 6, 151 sqq.

au début du premier siècle avant notre ère ; il appelle son amante Zénophila "une tendre pousse"<sup>2</sup>.

L'histoire des métaphores n'est pas aussi linéaire que le tronc d'un palmier ; d'autres ont déjà évoqué, depuis longtemps, l'histoire très ancienne des comparaisons entre le corps humain et les herbes ou les arbres ; Wilhelm Mannhardt par exemple, qui s'intéressait à une époque reculée, pour laquelle les documents faisaient défaut, et qu'il reconstruisait à partir du témoignage endormi dans les mythes<sup>3</sup>.

Mon propos sera différent, puisque je m'efforcerai, dans la suite de cette communication, de suivre quelques-uns des rameaux, si l'on peut dire, de cet arbre des métaphores dans la poésie amoureuse de la Grèce hellénistique (entre la mort d'Alexandre et le début de l'Empire romain), à une époque, donc, pour laquelle les témoignages littéraires abondent ; certains de ces rameaux sont avortés, si l'on peut dire, ce sont des chemins qui ne mènent nulle part, et en cela ils sont peut-être particulièrement intéressants et révélateurs. Mes citations proviennent en particulier de la *Couronne* de Méléagre, c'est-à-dire qu'elles représentent une sélection à travers une tradition littéraire assez homogène, étalée sur deux siècles environ (entre 300 et 100 avant notre ère) et provenant d'une zone géographique qui à cette époque, entre la conquête d'Alexandre et la conquête romaine de l'Orient, est tout entière partie de l'aire culturelle grecque (hellénistique). Je ferai néanmoins des incursions en amont, dans la littérature classique et archaïque, et en aval, jusqu'à Straton ou Rufin, à la fin de l'Antiquité.

L'on peut s'efforcer de faire le départ entre des métaphores vives, appliquées pour la première fois par tel ou tel locuteur ou écrivain à tel ou tel objet, et des clichés, métaphores lexicalisées qui sont entrées depuis plus ou moins longtemps dans la langue et que l'on emploie, paraît-il, sans y penser. Nous essaierons plutôt de réfléchir aux conditions d'emploi des images que nous rencontrerons, qu'il s'agisse de métaphores vives ou de "clichés" apparents, dans un contexte (social, culturel) ou un co-texte (littéraire, inter-textuel) donné. Le cliché, ce faisant, est bien souvent motivé, ou remotivé, il acquiert à travers les échos qu'il suscite dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur une sorte d'épaisseur, de profondeur, que l'auditeur (le lecteur) perçoit en fonction de ses compétences.

---

<sup>2</sup> *Anthologie palatine*, 5, 174. Toutes les réf. non précédées d'indication particulière sont tirées de l'*Anthologie palatine*.

<sup>3</sup> Je veux parler de l'ouvrage majeur *Wald- u. Feldkulte*, Berlin, 1875-1877.

Commençons par indiquer dans quel contexte, et si possible dans quel contexte végétal, la poésie que nous allons lire a été écrite.

Il y a plus d'un siècle que nous connaissons, ou que nous soupçonnons, le rôle des banquets (*symposia*) comme cadre de performance, sinon de production, d'une bonne partie de la poésie amoureuse de l'*Anthologie*<sup>4</sup> (voire de la poésie de l'*Anthologie* dans son ensemble, sauf pièces tardives, chrétiennes etc. évidemment). Il faut donc se méfier d'expressions comme "Buch-Epigramme" ou "poésie de bibliothèque", qui rendent justice à la nature intertextuelle de cette poésie, mais non aux conditions de sa performance.

C'est donc dans le contexte du banquet que l'on doit examiner le rôle que jouent les fleurs dans la vie des poètes ou de leurs auditeurs. Couchés autour d'une table basse, des membres de l'aristocratie libre partagent les joies de longues soirées agrémentées de musique, de danse (des danseuses viennent faire admirer leur talent), et de vin. Il arrive que l'on lance une chanson à "répons", ou que tel ou tel des membres de la compagnie demande à dire une épigramme de sa composition, ou bien en réclame une de l'un de ses pairs. Des femmes peuvent être présentes, non pas sur le même plan que les hommes (elles ne sont pas citoyennes), mais pour jouer une autre partition, qui n'est pas uniquement de servir à l'assouvissement sexuel des hommes. Souvent, les assistants (hommes ou femmes) sont couronnés de fleurs (les couronnes jouent donc ici un rôle particulièrement important). On se souviendra de l'arrivée d'Alcibiade au *Banquet* de Platon<sup>5</sup>. La première anthologie, celle de Méléagre, a été appelée "couronne" par ce poète. Il arrive plus rarement que ce soit une ceinture qu'une courtisane ait passée à sa taille, ainsi dans l'épigramme 5, 158 (Asclépiade) "une ceinture de fleurs bigarrée", fragile gardienne dont le sens d'invitation sexuelle n'est pas difficile à saisir.

Cette présence des couronnes de fleurs a fait que l'on a fini par leur donner en quelque sorte valeur d'oracle : selon que les fleurs qui s'y trouvent sont plus ou moins fraîches, qu'elles "tiennent" ou pas, on en tire des arguments pour étudier l'état d'âme de celui ou celle qui les porte. Ainsi les roses d'une couronne perdent-elles leurs pétales lorsque l'on s'afflige ;

12, 134, vv. 1-4 (Callimaque) :

"L'étranger avait une plaie bien cachée. Comme son souffle avec effort montait de sa poitrine, l'as-tu vu, à la troisième coupe ? Et les pétales de roses tombant de ses couronnes jonchaient tous le sol."

ou encore 5, 136, vv. 3-6 (Méléagre) :

<sup>4</sup> Comme il est de coutume, nous entendons par "Anthologie grecque" la collection de poésies grecques de l'Antiquité dont le manuscrit de Heidelberg (*Palatinus graecus* 23) est le principal témoin.

<sup>5</sup> Platon, *Symp.* 212e.

"De cette couronne de fleurs, cueillies déjà hier et cependant tout humide de parfum, couronne-moi en souvenir d'Elle ; regarde, la rose, fleur des amants, pleure en voyant qu'Elle est ailleurs et non plus entre mes bras."

ou bien 5, 143 (Méléagre) :

"La couronne d'Héliodora se fane sur sa tête, mais elle continue à resplendir, couronne de sa couronne."

et enfin 5, 145 (Asclépiade) :

"Là, mes couronnes, suspendues à ces battants, restez là sans vous hâter de secouer vos pétales que mes larmes ont mouillés, – car il y a de la pluie dans les yeux des amants. Mais dès que, la porte ouverte, vous l'aurez aperçu, distillez sur sa tête la rosée de mes larmes, pour que mieux s'en abreuve sa blonde chevelure."

– les larmes de l'amant font pousser les fleurs de sa couronne.

Après un épisode amoureux, les couronnes peuvent être dédicacées par les amants<sup>6</sup>.

5, 191, vv. 5-8 (Méléagre) :

"A-t-elle quelqu'un qui partage sa couche ? Je vais fixer à sa porte ces couronnes de suppliant, que j'ai ternies de mes larmes, en y écrivant ces seuls mots : *En ton honneur, Cypris, l'initié de tes fêtes, Méléagre, a suspendu les dépouilles de son amour.*"

Mais avant tout cela, il faut se les procurer, ces fleurs. C'est pourquoi l'on trouve au coin des rues des vendeurs ou des vendeuses de fleurs, ainsi par exemple dans l'épigramme 5, 81 (distique de Denys le Sophiste, époque impériale) :

"Hé, la fille aux roses ! tu es gracieuse comme une rose... Mais que vends-tu ? toi ou les roses ? ou les deux à la fois ?"

Mais il n'y a pas que les couronnes au banquet, il y a aussi des fruits, et on se les offre, ou même on se les lance<sup>7</sup>, par jeu, en y inscrivant à l'occasion quelques lettres (codées ?) qui disent au récipiendaire un message d'amour – c'est du moins l'impression que l'on retire d'une épigramme attribuée à Platon (5, 80) :

"Moi, la pomme, je t'ai été lancée par quelqu'un qui t'aime ; allons, dis oui, Xanthippe : car toi, comme moi, tu vas perdre ta fraîcheur !" <sup>8</sup>.

<sup>6</sup> Outre l'épigramme de Méléagre citée ci-dessus, on trouvera une allusion à cette coutume en 5, 200 (*adespotum* hellénistique).

<sup>7</sup> Marine Bretin-Chabrol et moi-même avons rédigé à ce sujet une communication pour les actes du séminaire de Salagon (2012) : "L'envoi de pommes comme marque d'amour dans la littérature grecque et latine" (sous presse).

<sup>8</sup> Cf. aussi 5, 79 (également attribuée à Platon).

D'autres plantes que les plantes coronaires peuvent avoir joué un rôle dans les processus de ce que l'on peut appeler la sémiotique amoureuse, ainsi de celle dont parle Théocrite, dans les *Bucoliques* contemporains de la première poésie hellénistique, et dont le nom (*telephilon*) peut être traduit par Amour-de-loin. Notre passage des *Bucoliques* laisse entendre que le *telephilon* est un pétale que l'on peut faire éclater pour obtenir des informations sur l'évolution d'une relation amoureuse<sup>9</sup>.

Mais il n'y a pas seulement (bien sûr), dans les poésies de l'*Anthologie*, un reflet de la réalité contemporaine, il y a aussi œuvre d'imagination, et œuvre de mémoire ; la poésie alexandrine aime à se remémorer la poésie des époques précédentes, et certaines des épigrammes que nous avons citées ont sans doute des antécédents ou des parallèles dans la littérature antérieure. J'en donnerai deux exemples rapidement. Nous avons cité Callimaque, évoquant les fleurs d'une couronne dont les pétales tombent à terre ; on peut se demander s'il n'y a pas là un souvenir d'un fragment de Sappho, dont le sens pouvait également être lié à une métaphore érotique :

"... comme la jacinthe<sup>10</sup> que dans les montagnes des bergers écrasent sous leurs pieds – et voici la fleur pourpre à terre !" <sup>11</sup>

Quant aux pommes de "Platon" dont nous avons parlé, elles font peut-être allusion à une symbolique plus ancienne, celle qu'évoquait Sappho (encore) dans un fragment célèbre :

"Elle est comme la pomme qui rougit au bout de la branche, au bout, tout au bout ; et les cueilleurs l'ont oubliée ; ou plutôt, ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pas pu l'atteindre !" <sup>12</sup>

Mais quels que soient les droits de l'intertextualité et de la mémoire en la matière, il me paraîtrait aventureux de ne pas penser d'une part que l'on s'est volontiers offert des fruits, voire des fruits inscrits, dans les banquets du passé, comme on fait aux nôtres ; d'autre part, si souvenir littéraire il y a, qu'il n'a pas à l'occasion débordé, si l'on peut dire, sur les pratiques, les gestes, du banquet, lieu théâtral s'il en fut. Si l'on sait que la pomme de Sappho est une jeune fille à conquérir, pourquoi ne pas écrire une épigramme sur les pommes ? Mais pourquoi aussi bien ne pas en donner, alors, qui soulignent encore ce message poétique ?

<sup>9</sup> *Buc.*, 3, 29 ; c'est notamment la comparaison avec *Buc.* 11, 57 ("le tendre pavot aux pétales sonores") qui permet de supposer qu'il s'agit d'un pavot (coquelicot ou autre). La plante réapparaît dans une épigramme de la fin de l'Antiquité (5, 296, Agathias) qui souligne la parenté entre la divination au *telephilon* et celle que l'on tirait du bruit du vin qu'on verse dans les coupes de métal.

<sup>10</sup> La "jacinthe" des anciens représente plusieurs espèces des modernes, dont l'identification ne nous intéresse pas ici. Cf. Amigues (S.), "Hyakinthos : fleur mythique et plantes réelles", *REG* 105 (1992), pp. 19-36.

<sup>11</sup> Lobel (Ed.), Page (D.), *Poetarum lesbiorum fragmenta*, Oxford, 1955 : frg. 105c.

<sup>12</sup> *Ibid*, frg. 105a.

Ces préalables étant posés, allons cueillir quelques-unes des fleurs, purement métaphoriques cette fois, de l'*Anthologie*.

Bien souvent, la fleur paraît être simplement l'élément remarquable que l'on note, que l'on remarque dans un paysage indifférencié.

La fleur rayonne au milieu d'une végétation plus terne. En 12, 55 (*adespotum* de la *Couronne*) : Echédèmos [M] est "une belle fleur" ; en 12, 91 (Polystrate), Antiochos [M] est "la fleur des jeunes gens à la peau brillante" ; en 12, 163 (Asclépiade), Cléandre et Eubiotos [M], amants bien assortis, sont des "fleurs de persuasion et d'amitié". De même, pour Méléagre (12, 143), Zénophile [F] est une "douce rose de la persuasion" que l'on remarque parmi les autres fleurs. Parfois, en regardant le paysage des fleurs à distance, on est tenté de voir en elles un vaste groupe, un "printemps" un peu flou (Méléagre 12, 159, 6 : "quand tu me souris, c'est le doux printemps qui fleurit") – nous y reviendrons.

Bien souvent c'est la rose (fleur des fleurs, pourrait-on dire) qui est choisie pour exprimer cet éclat particulier de l'être aimé ; 12, 58 (Rhianos) :

"Oui, la belle Trézène est nourricière de jeunes garçons et, sans crainte d'erreur, tu peux vanter jusqu'au dernier d'entre eux ; mais Empédocle a plus d'éclat, comme parmi les fleurs printanières rayonne de beauté une rose." La rose a l'avantage, outre sa fleur, d'être épineuse, ce qui permet d'enrichir les métaphores en faisant allusion aux douleurs de l'amour, ainsi en 12, 40 (*adespotum* de la *Couronne* de Méléagre) :

"N'enlève pas mon vêtement, l'ami, mais regarde-moi de loin, comme on fait d'une statue... si tu cherches à découvrir la grâce nue d'Antiphile, tu trouveras, comme poussant sur un buisson d'épine, un bouton de rose."<sup>13</sup>

On pourra se demander si ce ne sont pas des épines de roses qui tourmentent Posidippe, cigale des muses, qui doit y dormir, tourmenté par le désir (12, 98) :

"La cigale des muses, Amour l'a liée sur des épines, comme s'il voulait le faire dormir tout en lui mettant le feu sous les côtes ; et mon âme, qui peinait jadis sur les livres, récolte désormais d'autres moissons, tout en maudissant un dieu importun."

– mais nous y reviendrons.

Notons cependant que la thématique du danger de l'amour, dont je viens de parler, apparaît de façon assez sporadique lorsqu'il s'agit de métaphores végétales ; on se blesse à l'amour comme on se brûle aux orties (12, 124 *adespotum* de la *Couronne*) ou bien l'on s'y

<sup>13</sup> Ma traduction "efface" l'allusion à une statue "acrolithe" – dont seules les extrémités (bien lisses !) sont de pierre, le reste étant voilé par des habits de tissu sur un squelette de bois – qui est incompréhensible pour le lecteur moderne.

prend comme à du gui (entendons, comme aux gluaux des oiseleurs ; 12, 93 (Rhianos), 12, 142 "à la manière de Rhianos" dans la *Couronne*, deux épigrammes adressées à de jeunes hommes, parallèlement à 5, 96 de Méléagre, "Ton baiser, Timarion [F], c'est un vrai gluau").

Le statut extraordinaire de la rose dans la civilisation hellénistique, dont nous venons de parler, et par la suite l'histoire de son règne, si l'on peut dire, dans la civilisation occidentale ont eu bien des conséquences (littéraires, mais aussi économiques...) que d'autres seraient plus à même que moi de dire (je pense par exemple à la vogue des roses fabriquées en Equateur ou en Colombie et vendues à bas prix au porte à porte dans les restaurants de Paris ou de Londres, et dont les conditions de culture sont le plus souvent disons douteuses d'un point de vue environnemental et social). Nous pouvons simplement noter en passant, pour ce qui est de l'époque hellénistique, la considérable vogue des prénoms féminins comportant l'élément "rose" : Rhodopè, Rhodocleia, etc. On peut aussi citer une épigramme qui est de l'ordre du mime, et qui indique bien, en passant, la valeur des roses par rapport aux autres fleurs – 5, 181, vv. 1-4 (Asclépiade) :

"Va nous chercher trois sacs de noix (bon, il revient quand ?) et cinq couronnes, des couronnes de roses. – Mais... – Suffit. Comment cela, pas d'argent ? Mort de ma vie, personne pour battre ce menteur ? C'est un voleur, pas un serviteur, que j'ai ici."

Si l'on essaie d'approcher encore l'objectif de notre appareil à contrôler les métaphores, on s'apercevra que la fleur ne désigne pas seulement un individu que l'on remarque au milieu des autres, mais encore une partie du corps que l'on regarde de préférence aux autres. Et l'on rencontre alors de nouvelles métaphores, dont certaines (mais non toutes !) font l'objet, si l'on peut dire, d'un partage genré.

Considérons d'abord la rose, car elle continue à être la fleur la plus citée, et ce tant chez les filles que chez les garçons.

Les filles peuvent avoir des lèvres de rose, si j'en crois Dioscoride (5, 56) : "Ce qui m'affole, ce sont des lèvres de rose, babillardes, qui consomment mon âme et sont le vestibule d'une bouche de nectar ; des prunelles qui étincellent sous des sourcils épais, filets et pièges où s'est pris mon cœur ; la paire des seins, blancs comme le lait, charmants, bien droits, plus



charmants que toute fleur."<sup>14</sup>. Je note que la rose de la bouche renferme un nectar désirable, et que les lèvres sont un vestibule que l'on peut ou doit traverser pour venir y butiner.

Mais les filles ont aussi des fesses de rose, comme Dioscoride (encore) nous l'apprend : "Ne va jamais te pencher sur ta femme enceinte de face, comme pour la Vénus des engendremens ; par là devant, c'est une grande vague et ce n'est pas peu de peine, elle presse d'un côté, tu es tout secoué ; tourne-la plutôt pour jouir d'une fesse de rose : la Vénus d'une épouse, fais-en une Vénus des garçons" (5, 54). Dioscoride, parlant d'une de ses amantes les plus expertes, l'appelle d'ailleurs "à la fesse de rose" (5, 55), ce qui nous confirme son goût pour ce qu'il appelle, donc, la Vénus des garçons.

Mais la rose apparaît aussi, nous l'avons dit, chez les garçons (nous l'avons vue dans "la grâce nue d'Antiphile" en 12, 40). Dans ce contexte, on peut se demander ce qu'est la "fleur très aimable" que possède Apollodote (12, 151, autre *adespotum* de la *Couronne*) et qui dompte les garçons :

"As-tu vu le garçon muni de la fleur la plus exquise ? Apollodote, bien sûr. Si en regardant de ce côté (εἰσιδών) mon ami, ton cœur ne s'est pas enflammé, c'est que tu dois être un dieu ou une statue de pierre."

– mais il pourrait aussi sembler prudent d'y voir simplement l'éclat de sa jeune peau, comme en 12, 39 : "Nicandre s'est terni, envolée toute la fleur de sa peau..." (12, 39, 1, *adespotum* de la *Couronne* de Méléagre) ; notre incertitude concernant la fleur aimable d'Apollodote est sans doute celle de certains auditeurs antiques à ce sujet, et elle est peut-être voulue. Mais pour ce qui est de l'épigramme 12, 39, la référence est bien au teint de la peau (encore imberbe, nous aurons l'occasion de le redire), sans connotation obscène, comme la comparaison avec une brève notation dans une élégie de Solon le montrerait<sup>15</sup>. Ces quelques exemples nous montrent qu'il faut se méfier de la notion de cliché : les roses sont un cliché, mais l'on peut jouer avec ce cliché, en faisant entendre que les roses ont tel ou tel caractère que l'auditeur n'attendait pas, et c'est ce jeu, pour autant qu'on l'entende, qui est susceptible de donner une nouvelle profondeur à la métaphore.

Face à des précisions botaniques (non pas "une fleur", mais bien "une rose", ou "du gui" ou autre), nous avons donc parfois le sentiment que le corps humain (lui aussi "bon à classer", comme les plantes) permet une correspondance (non bijective) des termes qui nourrit le réservoir des métaphores. Cette analyse du corps est d'autant plus sensible qu'elle se déploie

<sup>14</sup> Cette image des lèvres de rose est reprise plus tard par Rufin (5, 48) ; l'amante a des lèvres "plus belles qu'une fleur pourpre".

<sup>15</sup> Solon, frg. 27 West.

doublement, selon une opposition devenue traditionnelle à l'époque hellénistique, entre l'amour des femmes et l'amour des garçons. Il faudrait citer une partie de l'abondante littérature consacrée à ce sujet, depuis le texte de Phanoclès qui reproche à Orphée des mœurs *mauvais genre* jusqu'au roman d'Achille Tatius<sup>16</sup> en passant par le *Banquet* de Platon (et bien des épigrammes de l'*Anthologie*)<sup>17</sup>. Le résultat est que les jeunes garçons ont une rose (comme les femmes), qu'ils sont eux aussi des gluaux, etc.

La couronne de fleurs tout entière semble pouvoir acquérir le même sens que la rose isolée à l'occasion ; ainsi en 12, 8 (Straton) :

"J'ai vu un garçon qui tressait des guirlandes de fleurs, alors que je passais au quartier où se font les couronnes (...). Je m'arrête et je lui dis doucement : *Et ta couronne, tu me la vends combien ?* Plus rouge que ses fleurs, il me répond en baissant la tête : *Sauve-toi avant que mon père te voie !*"

– sans doute à cause du rapprochement avec le terme médical spécialisé *stephanè*, "sphincter de l'anus". Mais si les garçons en ont une, sans doute les filles aussi, et il faut peut-être donner un sens obscène à l'épigramme suivante de Méléagre (5, 198) :

"La chevelure de Timô, non ; et pas non plus la sandale d'Héliodora, ni le vestibule ruisselant de parfum de Démarion, ni le tendre sourire d'Anticléia aux yeux de génisse, ni les couronnes fraîches fleuries de Dorothea : ton carquois, Eros, ne contient plus de traits qui puissent atteindre les autres ; je les ai déjà tous dans la peau."

Cependant, malgré ce que nous en avons dit jusqu'ici, ces spécialisations anatomiques sont assez rares ; n'oublions pas que les deux livres de l'*Anthologie* consacrés à l'amour – 5 et 12 – regroupent environ cinq cents pièces d'époques diverses ; et elles peuvent paraître confuses (puisque le même mot, la *rose*, semble avoir des comparés assez variés, dont chacun est désigné à l'occasion par d'autres termes métaphoriques) ; en fait, ce qui apparaît constamment dans les épigrammes hellénistiques, au-delà justement de telle ou telle métaphore anatomique, c'est ce que je pourrais appeler une spécialisation temporelle. Les fleurs sont remarquables parce qu'elles durent peu, parce que leur saison est brève. Ce ne sont pas tant les différentes fleurs que l'on projette sur l'homme comme sur un axe de comparaison, que la durée de leur vie que l'on rend (pour les besoins de la comparaison) parallèle à celle de telle ou telle part de la vie humaine.

<sup>16</sup> Le débat sur les avantages de l'amour féminin ou masculin (comprendre, *pour un homme*, évidemment !) occupe les chapitres 35 à 38 du livre II de *Leucippè et Clitophon*.

<sup>17</sup> Par exemple 5, 6 ; 5, 65 ; 5, 208 (Méléagre) ; 12, 86 (Méléagre) ; 12, 87 ; 12, 90.

Et c'est la raison pour laquelle le vocabulaire botanique est relativement limité<sup>18</sup>. Les fleurs sont nommées *anthos*, *kalyx*, voire *rhodon*. En revanche, les poètes n'ont de cesse d'insister sur la valeur de métaphore temporelle du végétal, et c'est ici que nous verrons apparaître une nouvelle image sans doute inattendue pour nous.

La fleur peut être de façon en quelque sorte indifférenciée associée à la brièveté de la saison des amours : la fleur se fane, et ses pétales se répandent à terre ; ainsi 12, 32 (Thymoclès) :

"Souviens-toi, oui, souviens-toi du jour où je t'ai dit cette parole divine : la saison de la beauté est ce qu'il y a de plus beau, la saison de la beauté est ce qu'il y a de plus fugace ! L'oiseau du ciel, même le plus rapide, ne peut l'atteindre en vol, cette saison ; et maintenant, regarde, toutes tes fleurs sont répandues à terre."

Elle sera alors jetée (12, 107 *adespotum* de la *Couronne*) : si Dionysios repousse mes faveurs, qu'on le jette comme un myrte fané<sup>19</sup>. Revenons aux roses, et à une métaphore homérique souvent citée, celle de l'"aurore aux doigts de rose"<sup>20</sup>. Ce qui est dit ici, ce n'est pas tant ou pas seulement que l'aurore est *couleur de rose*, mais bien qu'elle va incessamment changer de couleur, perdre en quelques instants ses pétales de lumière.

Mais il y a une autre métaphore intéressante, et nous ne la trouvons que pour les garçons ; 12, 36 (Asclépiade) :

"C'est maintenant que tu réclames, alors que sur tes tempes se glisse un fin duvet et qu'apparaît sur tes cuisses le poil piquant ? Et après ça, tu dis : "Je préfère comme ça." ? Et qui donc prétendrait que les chaumes secs sont préférables aux épis ?"

Cette image a été souvent imitée<sup>21</sup>, et je citerai simplement la version de Straton (second siècle de notre ère) en 12, 215 : "Pour le moment, c'est ton printemps, puis ce sera ton été. Pourquoi patienter, Cyris [M] ? Décide-toi, car bientôt tu ne seras que chaume."

Cette métaphore des chaumes qui restent après la moisson est intéressante, parce qu'elle nous permet d'interpréter plus richement certaines pièces que nous avons déjà croisées (pensons aux *moissons* de la cigale des Muses, Posidippe, en 12, 98) et parce qu'elle nous

<sup>18</sup> Il faut faire une exception pour les épigrammes liminaires de Méléagre et de Philippe, qui sont une sorte de feu d'artifice botanique, mais dans le domaine littéraire (chaque poète est une fleur différente) et non dans le domaine amoureux.

<sup>19</sup> Straton s'efforcera de varier ce thème ; 12, 234 (la rose fanée est jetée aux ordures), ou encore 12, 185 : les garçons trop hautains sont comme ces figues mûres qui fleurissent en haut des rochers escarpés : elles sont bonnes pour les corbeaux.

<sup>20</sup> Elle est bien sûr connue des poètes de la *Couronne*, qui la parodient à leur façon, en évoquant par exemple, fugaces sur l'eau d'un lac, des nymphes "aux mains de rose" (9, 745 [Anytè]).

<sup>21</sup> On peut lire encore, témoin du succès de cette métaphore auprès des lecteurs/auditeurs de ces pièces : 11, 36 (Philippe, 1er siècle de notre ère) et 12, 25 (Statilius Flaccus).

signale des différences importantes entre deux mondes sociaux et langagiers (le nôtre et celui de l'époque hellénistique).

Résumons d'abord ce qui se passe : les jeunes gens sont beaux tant qu'ils n'ont pas de poils, ou bien tant qu'ils n'ont qu'un léger duvet sur les joues et les cuisses. Ensuite, ils quittent le rôle social d'éromènes qui était le leur, pour devenir éraustes à leur tour, et prendre un rôle sexuel actif (est-ce le sens de l'expression d'Asclépiade : "Je préfère comme ça" ?). Ils cessent d'être séduisants pour les éraustes, les hommes mûrs dont nos poètes font partie. Ils ont en quelque sorte déjà subi la moisson, leurs charmes ont été moissonnés. Dans cette métaphore, ce qui est important, ce n'est pas de savoir s'il s'agit de blé ou de foin ou d'orge, mais simplement de savoir que les chaumes des graminées sont plus durs après qu'on a coupé le sommet des herbes.

De quelqu'un qui ne s'est pas rasé juste le temps qu'il faut pour avoir quelques millimètres, on dira en allemand et en anglais qu'il a "une barbe d'éteule", *Stoppelbart*, *stubble beard*. Quelques clics sur Google vous apprendront, si vous ne le saviez déjà, que c'est très sexy. Pour les Grecs, en principe, c'est tout le contraire.

Relisons quelques unes des épigrammes citées : en 12, 40 par exemple, le "bouton de rose" d'Antiphile est une partie délicieuse de son anatomie. Mais que sont les piquants ? Ce sont sans doute ses poils. Antiphile est encore beau, et apte (d'après l'épigrammatiste) aux jeux de l'amour, malgré une pilosité un peu rude à certains endroits, qui le pousse à ne pas se déshabiller volontiers.

On voit bien par là que les conditions des rapports amoureux et sexuels entre hommes ont totalement changé depuis l'époque hellénistique (en d'autres termes, comme tout le monde le dit et le redit désormais, il n'y avait pas d'"homosexualité" grecque). Mais l'existence de cette métaphore dans un secteur particulier des relations amoureuses doit aussi nous conduire à réfléchir à la présence du végétal en général dans la poésie de l'Antiquité.

Bien souvent, c'était mon impression au début de cette communication, nous voyons dans l'évocation du végétal une caractérisation botanique ou classificatoire (ou peut-être visuelle, spatiale) du corps ou de l'individu. Si je dis de quelqu'un qu'il est beau comme un lys, je suppose qu'il le comprendra comme "beau comme une fleur par opposition au champ des herbes indifférenciées" ou bien "beau parce qu'il est pâle (or les lys sont blancs)". Mais mon détour par les éteules me conduit à penser que bien souvent, dans l'Antiquité, la fleur signale plutôt une opposition temporelle que classificatoire : les compagnes et les compagnons des poètes des Ptolémées sont "beaux par opposition à la fleur fanée qu'ils seront rapidement", cette évolution prenant une valeur particulière dans la vie sexuelle des garçons,

puisque l'apparition des poils leur interdit de continuer à séduire comme ils faisaient dans leurs jeunes années. Relisons l'épigramme 12, 58 déjà citée : l'insistance n'est pas tant sur l'éclat dans l'*espace* que sur le *moment* (printanier).

Bien sûr, l'un et l'autre axe (classificatoire et temporel) sont présents dans notre discours, comme ils étaient déjà présents dans le discours des Anciens. Mais pour ce qui est de la métaphore du chaume, encore une fois, le temporel domine presque exclusivement, et me donne à penser que nous devons prendre garde à ne pas négliger cette possibilité d'interprétation de la métaphore du végétal dans la poésie ancienne. Il en résulte que bien souvent la mention quasiment nue de la "fleur" indique que l'on parle de la jeunesse (plus que de la beauté, mais justement, c'est la même chose !)<sup>22</sup>. Pour cela aussi, nous pouvons nous référer à une riche tradition poétique pré-hellénistique, par exemple à l'expression quasiment élégiaque d'Homère, "Fils de Tydée, pourquoi me demander quelle est ma naissance ? Comme naissent les feuilles, ainsi font les hommes ; les feuilles, tour à tour, c'est le vent qui les répand sur le sol, et la forêt verdoyante qui les fait naître, aux jours du printemps etc."<sup>23</sup>, ou encore au célèbre premier fragment de Mimnerme : "Comme il faut la saisir vite, la fleur de la jeunesse"<sup>24</sup>.

Cette prédominance d'une botanique temporelle sur une botanique classificatoire ou spatiale est peut-être à mettre au compte des habitudes d'une société ancienne encore largement dominée par le calendrier agricole. Et il n'est nul domaine où l'on soit plus averti des conséquences du passage du temps que le domaine agricole. Peut-être faudrait-il aussi insister sur la brièveté particulière de la floraison des graminées, bien que nos textes ne l'évoquent pas directement : car "toute chair est comme l'herbe pour le foin, sa gloire est comme la fleur du foin ; le foin a séché, et sa fleur est tombée." (*I Pierre* 1, 24 reprenant *Isaïe* 40, 6)<sup>25</sup>. Et pour revenir aux fleurs dicotylédones, nous voyons dans la rose plutôt la fleur d'exception que la fleur de quelques instants, non pas parce que nous voyons les fleurs avec plus de précision que les Anciens (ce serait d'ailleurs surprenant) mais parce que nous sommes devenus à peu près incapables de les voir dans leur développement, dans leur croissance, dans la saison de leur beauté.

<sup>22</sup> 12, 93, 4 (Rhianos) : les membres de Théodore sont "une fleur intacte". On se souviendra que le mot grec *hōra* signifie à la fois "saison" et "belle saison", puis "beauté" (cf. les premiers mots du *Protagoras* de Platon). La même notion se retrouve en latin, chez Ovide par exemple (*Métamorphoses*, 10, 84-85 : *in teneros transerre mares citraque iuuentam/ aetatis breue uer et primos carpere flores* : "reporter leur amour sur des enfants mâles et cueillir les premières fleurs et ce court printemps de la vie qui précède la jeunesse").

<sup>23</sup> *Iliade*, VI, 145 sqq.

<sup>24</sup> Une moisson de références dans la littérature classique et archaïque chez Taillardat (J.), *Les images d'Aristophane : études de langue et de style*, Paris, 1962, p. 47, note 3.

<sup>25</sup> Encore faudrait-il savoir ce que désigne exactement ce *foin* de *Pierre* et d'*Isaïe*.

Il se trouve que nous pouvons dater avec quelque précision le moment où les jardiniers sont parvenus à fournir des roses hors-saison ; Crinagoras, l'un des poètes de l'Anthologie qui datent du tout début de l'Empire romain, quelques années avant notre ère, et qui est bien introduit dans les cercles de la haute société romaine, s'émerveille (en 6, 345) que "désormais les roses répandent leurs calices pourpres au milieu de l'hiver !" Pour les poètes de la *Couronne* de Méléagre, la rose est encore, surtout, le signe de la brièveté de la vie, le signe que le temps a une fleur (et qu'il faut la cueillir).

Les roses, et plus largement les fleurs, malgré quelques prouesses des jardiniers impériaux, resteront le signe de la brièveté de l'amour jusqu'à la Renaissance ("Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie", dit Ronsard) et même au XXe siècle (*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*). En revanche, l'horreur que l'on éprouve à apercevoir que les chaumes, après l'âge de la coupe du premier duvet, hérissent telle ou telle colline ou vallon désirable, cela aura alors bel et bien disparu, en même temps que les codes amoureux qui permettaient l'apparition de cette métaphore végétale.

Et alors que l'on aurait pu croire que la lecture des métaphores botaniques dans l'*Anthologie* nous dise quelque chose des différences entre l'espace physique des hommes et des femmes, nous voyons que cela nous apprend surtout quelque chose des différences de leur temps ; il y a un temps de l'amour des hommes, comme il y a un temps de l'amour des femmes, et les roses et les éteules de la vie nous ont montré les subtiles différences (asymétriques) entre ces temps.

Ici, le détour par le végétal sert aux amoureux non pas tant à se décrire qu'à se placer (ou à placer d'autres) dans le temps, dans le (prin)temps de la vie. Le mot grec qui est à l'origine du mot français "métaphore" signifie d'abord "déplacement". Mais ce que ce déplacement-ci signale, ce n'est pas tant une cartographie particulière (dans l'espace) des espèces végétales ou des alliances entre les sexes, voire des passages de l'un à l'autre sujet, que le récit possible des saisons qui règlent la croissance ou la flétrissure de l'amour. En cela peut-être, ces métaphores nous apparaissent parfois inattendues ou peu lisibles, à nous qui vivons dans un temps où *il n'y a plus de saisons*.